Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 42 (1904)
Heft: 25

Artikel: On grand abus
Autor: Luc
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-201229

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 05.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

traînement dans l'art de vous secouer le ventre, ce particulier nous donna un bon coup de main.

Un autre cas est survenu sur la ligne de Thoune à Münsingen. Dans un petit coupé était assis un jeune homme de bonne mine vis-à-vis d'une voyageuse encore plus jeune et plus jolie que lui. Ils se regardaient tendrement, sans échanger un mot. Tout à coup, la paroi du côté du jeune homme craque sous la poussée de la portière, et vlan! voilà un cœur qui pénètre comme une bombe dans le corps de la jeune fille. Elle aurait pu mourir du coup, la belle enfant. Fort heureusement, le chef de train rentra au même moment, pour sortir par l'autre portière, à côté de laquelle se trouvait la jeune fille, et l'inévitable secousse renvoya le cœur d'où il était venu. Mais, lorsque les voyageurs furent un peu remis de leur émotion, ils s'aperçurent que c'était le cœur de la jeune fille que la seconde secouée supplémentaire avait projeté dans le jeune homme. Que vouliez-vous que fissent alors ces deux êtres, si ce n'est de s'unir pour toujours! Leurs noces se célébreront vraisemblablement à Münsingen, en souvenir du coin de pays où le supplément de secousse a eu une répercussion si profonde dans leur destinée.

Qu'on ne croie pas d'ailleurs que les chemins de fer fédéraux aient seuls le privilège des nationales secouées supplémentaires. On vous en gratifie avec une égale libéralité sur les autres réseaux. La gentille petite ligne du Gürbetal elle-même n'en est pas exempte. Mais aussi à quoi voulez-vous qu'emploient leurs forces de solides gaillards à qui leur service ne permet pas de jouer aux quilles! Peuvent-ils vraiment se distraire autrement qu'en lançant les portières contre les parois tremblantes des wagons?

Puissent les formidables secousses supplémentaires continuer à faire la joie du personnel des trains et ne pas voir leur règne finir par l'emploi des portes à glissoire, telles qu'on les voit dans les voitures des tramways et ailleurs encore!»

Prévoyance enfantine. — C'était à la gare de Renens, il y a quelques jours.

Un garçonnet arrive tout en pleurs se réfugier entre les genoux de sa maman qui tricote devant la porte de la maison.

— Qu'as-tu, mon chéri?

— C'est... hi... hi... hi... c'est Henri qui, hi... hi... hi... qui m'a donné des coups... hi... hi... hi...

— Eh bien! ne sais-tu pas les lui rendre?

— Je... peux pas, hi... hi... hi...

— Et pourquoi?

— Pace que je lui les ai déjà rendus avant... hi... hi... hi... hi...

Au bon vieux temps.

Les articles de deux de nos collaborateurs sur le costume vaudois, qui s'en va avec la simplicité des mœurs, nous rappellent que le doux Pierre Viret se plaignait déjà du luxe des vêtements. Voici ce qu'il dit dans son curieux ouvrage intitulé *Le Monde à l'Empire* (jeu de mots pour: « le monde allant pire »).

« Il n'y a si petit marchant qui ne veuille contrefaire le gentilhomme. Il n'y a presque si meschant coquin (l'homme de rien) qui ne veuille porter un bonnet de velours, et avoir tapis et vaisselle d'or en sa maison; ou s'il ne le peut avoir, il s'addonnera à toutes cautelles (ruses), tromperies et mauvaises pratiques pour y parvenir comme les autres...

» J'ai contemplé l'estat des laboureurs, des païsans, artisans et hommes méchaniques, mais ay resté tout estonné de voir leurs ruses, finesses, déloyautés, tromperies et larrecins. Je ne l'eusse jamais cru si je ne l'eusse expérimenté. Quant aux mœurs et à la manière de vivre, j'ai bien peu trouvé de ces bons anciens, qui eusse retenu celle simplicité, innocence et preud'hommie de l'âge d'or et d'argent ».

Viret écrivait ceci au XVIme siècle!

C'est de lui aussi qu'est cette boutade: « Autrefois les évêques étaient d'or et les crosses de bois; aujourd'hui, au rebours, les crosses sont d'or et les évêques de bois ».

Les « ratés ».

Nous détachons d'une causerie de François Coppée, sur le « dilettantisme », le portrait suivant des ratés d'autrefois et de ceux d'aujourd'hui, qui est tout à fait nature.

* * *

« Les ratés! Mais j'en ai connu de charmants. Il est vrai que c'était autrefois, quand, je vous assure, nous avions des mœurs plus douces. Pareils aux soldats qui, leur congé fini, comprenant qu'ils n'ont point le bâton de maréchal dans leur giberne, rentrent dans leurs foyers, les braves gens dont je vous parle se décourageaient, se résignaient et retournaient chez eux. Ils y devenaient n'importe quoi: notaires, pharmaciens, petits rentiers, mais, presque toujours, des hommes très aimables. Ils avaient du goût, achetaient quelques meubles anciens, possédaient une bibliothèque choisie. Ils causaient de choses intéressantes, évoquaient les souvenirs de leurs années de Paris. Ils faisaient les délices de leur cercle, l'orgueil de leur petite ville, et, trouvant dans cette célébrité locale quelques satisfactions d'amour-propre, ils étaient à peu près heureux et — je le répète — de fort agréable compagnie.

Tandis que les ratés d'à présent restent à Paris et s'acharnent à une lutte épuisante et vaine. Ils travaillent toujours de moins en moins, — car la fatigue se fait sentir quand même, — mais ils continuent à se surchauffer l'imagination, à se baratter la cervelle dans les cénacles où, à force de théories sur l'art, la littérature, la politique, la sociologie, on finit par dire des choses incompréhensibles pour les autres poètes et les autres hommes d'Etat du café d'en face. Ils forment des groupes, ne se quittent plus, toujours s'excitant, se détestant — car, entre eux, ils se détestent; — et, au bout de quinze, vingt ans, — cela dépend des natures, — ces malheureux Tantales des fruits d'or du succès, aigris, névrosés, pleins de bile et de rage, rêvent d'un cataclysme, ont les cauchemars d'un Erostrate et se transforment tout doucement en petits Nérons en chambre.

Bien entendu, il serait ridicule de prendre leurs manifestations au tragique et de ne pas faire chez eux la part du paradoxe, de la pose et de la mystification. Encore une fois, il faut surtout les plaindre, mais, à coup sûr, sans espoir de les apaiser.

Hélas! A quiconque gémit: « J'ai faim! » on pourrait, je le crois fermement, par un effort de toutes les bonnes volontés, répondre toujours: « Voici du pain! » Mais que dire à cet insensé qui court sur vous, les yeux hors de la tête, et vous jette en pleine figure: « J'ai du génie! Je veux de la gloire! »

On grand abus.

L'âi a on pare d'ans, dein on veladzo tot proutse d'ice, iò lou syndico ètâi on grand diablo dé comis. Lâi avâi z'u 'na tenabllia dâo conset générat. Coumeint l'aviant fé dâo mauvais l'annaïe d'avant, lou préfet étâi vegnia à la tenabllia et lâo z'a fé on discou su l'économie, que ne faillâi pas trâo dépeinsâ, etcètra.

Po bocllià, leur z'a de: « Il ne faudra pas que cela se renouvelle, car j'ai constaté qu'il y a un grand abus dans vos comptes. »

Lou syndico, qu'on lâi desavè « lou grand », a démandâ la parole et quand l'a z'ue, lâi fe: « Je demande pardon à M. le préfet, *mais le grand n'a pas plus bu* que les autres. »

Tot lo mondo s'est épécllià dè rirè, lou préfet assebin, et la tenabllia a étâ lévaïe.

LUC.

La fête des fleurs.

La commission d'organisation de l'*Exposition d'horticulture*, qui aura lieu cet automne à Lausanne, s'est réunie dernièrement sous la présidence de M. de Crousaz, commissaire général.

L'objet principal de cette réunion, dit M. L. B. dans le *Journal d'horticulture*, était l'adoption du plan présenté par la commission de construction. Comme on se souvient, le concours ouvert pour l'élaboration de ce plan n'avait pas donné de résultat, soit que la modeste récompense promise n'ait tenté personne, soit que les grandes difficultés, provenant surtout des nombreux et immenses arbres qui ombragent la place de Montbenon, ait rebuté les amateurs. Le plan présenté, étudié par la commission de construction et dessiné par MM. Ch. Guilloud, horticulteur, et Ch. Bonjour, architecte, a obtenu tous les suffrages et sera exécuté sans grandes modifications.

Après un rapport sommaire des différentes commissions, M. le commissaire général les invita à se mettre vigoureusement à l'œuvre et chacun remporta l'impression que l'organisation de l'Exposition était entre bonnes mains.

Les exposants sont dès maintenant assurés que le cadre sera digne du tableau; à eux de préparer et d'apporter des produits capables de soutenir la réputation de notre vieille société et de justifier les sacrifices qu'elle s'impose. Espérons qu'il règnera parmi tous les membres de notre société une grande émulation, afin que cette Exposition puisse être comparée avantageusement à celles qui l'ont précédée.

Lausanne, le 11 juin 1904.

Mon cher *Conteur*,

Depuis tantôt trois semaines, vous taquinez les Allemands à propos de leur fausse prononciation française. Je veux bien croire que c'est par pure sympathie et pour leur prouver que vous les aimez bien.

Ne pensez-vous pas qu'il vaudrait mieux le leur témoigner d'une autre manière; en leur indiquant, par exemple, le moyen de savoir par eux-mêmes s'ils possèdent notre prononciation à fond. Cela serait simple.

Dites-leur tout bonnement que lorsqu'ils sauront prononcer sans faux accent la phrase suivante:

Poisson sans boisson c'est poison,

nous n'aurons plus raison de rire.

Au revoir, mon bon *Conteur*.

PIERRE D'AUJOURD'HUI.

Lâi z'écoffâi.*

Ein veitzé z'ein iena que lâi a grand teimps que volliâvè vo derè que dussè itrè bin vretablio, que étâ contâie pè lo valet à la Marianne au taupi, lo dzo dè la noce à Féli, qu'on ein a tant rizu.

Dè tot teimps lâi a z'u dâi tire-legnus po vo gravâ d'allâ à pi dè tsau, que cein fâ mau âi z'erpellions quand faut martsi su lâi pierrè cassâies, lâi z'étrobio, et quand fâ dâo dzallein tandi l'hiver quand faut frou dè l'hoto. Tot parai y'en a que n'ont min dè solâ que cein fâ pedi dè lâi verrè; dâi iadzo y'en a que sont bin benèze dè doutâ lâo solâ quand volliavont allâ âi fellies quand faut montâ lâi z'égras po cein que font dâi pioullâies dâo diablio, mâ se

* Cordonniers.